

24 images

24 iMAGES

Nostalghia

L'arche russe d'Alexandre Sokourov

Stéphane Lépine

Number 114, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24661ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lépine, S. (2003). Review of [*Nostalghia / L'arche russe d'Alexandre Sokourov*]. *24 images*, (114), 51–51.

L'arche russe d'Alexandre Sokourov



Une œuvre complexe et infiniment moins lisse qu'elle ne semble en apparence.

NOSTALGHIA

PAR STÉPHANE LÉPINE

Oui, *L'arche russe* est un incroyable tour de force technique: un unique plan de 96 minutes, tourné à la Steadicam et en vidéo haute définition, à travers les salles et les couloirs du musée de l'Ermitage de Saint-Petersbourg, plus d'un millier d'acteurs et de figurants, une scène de concert (dirigé par le chef d'orchestre Valery Gergiev à la tête du mythique Kirov-Mariinski) doublée d'une scène de bal digne du *Guépard* de Visconti: un long fleuve intranquille qui se clôt de manière grandiose par une sortie en masse hors de ce lieu peuplé de fantômes, par une descente frivole vers l'échafaud, qui rappelle à la fois la fin de *La cerisaie* (on quitte la maison bientôt détruite en y oubliant les serveurs) et la fuite impossible hors du Titanic (il n'y aura pas assez de canots pour tout le monde). Mais si Sokourov pousse encore plus loin le pari hitchcockien d'un film-plan, son long travelling n'est cependant pas qu'une prouesse technique.

Époustouflant et, il est vrai, aussi idéologiquement embarrassant que *L'Anglaise et le Duc* d'Éric Rohmer, *L'arche russe* se présente comme *Le monde d'hier* de Sokourov. À la manière d'un Stefan Zweig qui, en 1941, au bord du suicide, retrace

l'évolution récente de l'Europe et le destin d'une génération confrontée à l'effondrement d'une conception de l'Histoire et de l'Art, Sokourov se fait l'observateur empathique d'un certain âge d'or russe et évoque avec une neutralité bienveillante la vie des privilégiés de ce monde d'avant la Révolution. Accompagnée par un diplomate français qui lui sert de guide, sa caméra monte à bord de cette arche de Noé où ont été rassemblées les œuvres à sauver du naufrage et où, inconscients du déluge qui bientôt les engloutira, les aristocrates russes, à l'exemple des Viennois de Schnitzler, dansent, boivent, font la fête avant d'être emportés au petit matin par le fleuve de l'Histoire. Moins essai de restauration que tentative de compréhension (mais qui dit compréhension dit forcément faculté d'embrasser par la pensée), *L'arche russe* demeure toutefois une œuvre profondément ancrée dans la *nostalghia* de la Grande Russie. À cet égard, son refus du montage (geste anti-eisensteinien et anti-révolutionnaire par excellence) ne saurait être vu autrement que comme un refus de la dialectique; et en ayant recours à la fin de son film à l'image du fleuve russe qui suit inflexiblement son cours, le réalisateur ne craint pas de laisser sous-entendre que tout

le XX^e siècle n'est en fait qu'une erreur historique, qu'il n'est constitué que de déchets et alluvions qui seront vite absorbés et emportés...

Mais une lecture marxisante du film de Sokourov ne saurait être que limitative et vouée à l'échec. Sans une connaissance intime de la culture et de l'imaginaire russes, il est en effet fort périlleux de lire cette œuvre complexe et infiniment moins lisse qu'elle ne semble en apparence, d'aborder ce film monde qui embrasse au moins deux siècles d'histoire, emboîte les époques à la manière de poupées gigognes et convoque toute une galerie de personnages historiques qui, ainsi portraiturés, deviennent l'objet de traductions/trahisons similaires à celles opérées par les peintres dont on commente les tableaux au cours de ce film doublé d'une visite de musée. La représentation de Catherine II, par exemple, pourrait à elle seule faire l'objet de gloses infinies. «Mère de la Russie» à la réputation ambivalente (Pouchkine dénonçait le «Tartuffe en jupe et en couronne» mais saluait la «sage mère» d'un peuple mineur), la moins russe des tsarines (et pourtant russe jusqu'à l'orthodoxie), réformatrice et amoureuse des arts, a réussi à donner à la Russie son statut de puissance continentale. Avec ouverture et tolérance, cette monarque éclairée et audacieuse a ouvert des portes (ce qu'elle fait aussi dans le film, seul personnage à pouvoir s'échapper du musée) et ancré sans retour son pays dans le concert européen. Peut-être est-elle, après tout, l'héroïne de ce conte moral à la moralité si difficile à cerner, elle qui a fondé le musée de l'Ermitage, elle qui a fait construire les palais de Saint-Petersbourg et fini d'embellir la capitale en faisant revêtir de magnifiques quais de granit les rives de la Néva sur lesquels s'achève *L'arche russe*. Après avoir dressé le portrait personnel de deux «fossoyeurs de la grande Europe» (Hitler et Lénine), sans doute Sokourov a-t-il éprouvé le désir d'achever sa trilogie en dressant le portrait mélancolique d'une époque révolue où les monstres pouvaient également engendrer de grandes choses... ■

L'ARCHE RUSSE

Russie-Allemagne-États-Unis 2002. Ré.: Alexandre Sokourov. Scé.: Alexandre Sokourov et Anatoli Nikiforov. Int.: Sergey Dreiden, Maria Kuznetsova, Leonid Mozgovoy. 96 minutes. Couleur. Dist.: Les Films Séville.